

La jeune fille et le psychanalyste

Avec *La jeune fille et le psychanalyste*, C. Chabert poursuit son œuvre de pensée entée dans une expérience clinique vivante, habitée, à la source de laquelle elle puise la force de ses élaborations, centrées ici sur l'expérience du transfert avec des adolescentes et des jeunes femmes. Se dessinent ainsi de multiples portraits, soutenus par des réflexions théoriques subtiles et profondes mises en valeur par une écriture sensible, toujours respectueuse de l'énigme que chacune de ces jeunes filles porte à son insu.

Le titre choisi déploie d'emblée des harmoniques faisant résonner des variations associatives autour des termes qui le composent. Entre braises incandescentes et cendres, une première évocation s'impose : celle du quatuor de Schubert nommé *La jeune fille et la mort*, titre donné au dernier chapitre sur lequel s'achève l'ouvrage. Evocation qui noue au plus serré le fol espoir de vivre et la révolte contre l'inéluctable : l'expérience de la perte dont la mort constitue la figure radicale. Se trouve ainsi immédiatement convoquée la dialectique qui articule le registre de la problématique œdipienne et de la sexualité avec celui de la perte. Dialectique tributaire de la capacité à renoncer, dont les destins seront divers, modulés par la complexité des jeux identificatoires au sein desquels les mouvements sexuels ordonnent des configurations singulières. Double courant intimement lié, qui parcourt l'ensemble de ce nouveau recueil au sein duquel nous retrouvons déployées les perspectives offertes dans deux précédents ouvrages centraux de l'auteure : *Féminin mélancolique* (2003) et *L'amour de la différence* (2011). Aux excès narcissiques et leur potentialité de dérive mélancolique qui engagent une logique d'effacement des distinctions, répond la logique des courants de la bisexualité, celle de la différence « qui soutient et affirme l'existence et la reconnaissance d'objets internes pris dans les réseaux de la sexualité quels qu'en soient les registres ».

Ce double courant est interrogé à l'aune de l'adolescence féminine, le choix des termes de « jeune fille » mêlant d'emblée le présent au passé d'un temps (celui de l'enfance) non tout à fait révolu. Une temporalité aux repères incertains, qui indique déjà finement la difficulté qu'il y a à circonscrire ce que l'on nomme communément « l'adolescence », et le vivant d'un infantile intemporel qui marque de son empreinte toute vie psychique, colorant singulièrement pour chacun chaque épreuve que la vie lui impose. Choix d'une période dont les lisières mal définies permettent d'interroger avec perspicacité les processus de différenciation, qu'ils se déclinent entre le statut du fantasme et de ses articulations avec la réalité, entre moi et autre, masculin et féminin. Temps paradigmatique de la métamorphose, du changement et des expériences de séparation qui organisent l'alternance de la présence et de l'absence, entre attraction et perte, séduction et renoncement.

Dans le choix du masculin pour « psychanalyste » « la bisexualité de l'analyste s'y présente d'emblée », celle qui permet que se déploie dans le transfert le jeu des différences et des identifications, sans que soit négligée pour autant l'importance du sexe de l'analyste. Comment ignorer d'ailleurs que cette écriture témoigne de l'œuvre du féminin, celui qui recueille davantage qu'il ne cherche à saisir, qui fait place au mystère plus qu'il ne prétend l'élucider ? C'est bien le talent de C. Chabert que de pouvoir rendre compte de l'unicité de chaque rencontre, de conjonctions qui tissent en leur sein une multitude de fils issus des profondeurs et qui ne se rencontreront nulle part de nouveau ainsi, car tout processus analytique s'origine d'une rencontre chaque fois singulière.

« Entre-eux-deux » (la jeune fille et le psychanalyste), pour reprendre le jeu de mots souligné dans *L'amour de la différence*, qui dialectise la référence de la scène primitive à celle de l'« entre-deux » winnicottien, une autre sorte de conjonction. Une conjonction de coordination « et », qui pose d'emblée l'altérité comme consubstantielle à la situation analytique. Un « et » qui fait écart, ouvre la voie aux déplacements possibles, et au surgissement de l'inattendu. Dans cet entre ouvert de la

rencontre, l'intime, qui relève étymologiquement de l'être auprès, pourra naître, se déployer, et autoriser dès lors l'expression de « l'étrangèreté du transfert ». L'intime se partage et ne se représente pas. Ainsi, l'ouvrage s'organise autour de quatre parties dont les titres évocateurs soulignent, entre espoir et perte, les destins variables de la construction féminine dont je ne soulignerai que quelques perspectives transférentielles.

En prélude, *L'espoir et la nostalgie*, en référence au roman de Carson McCullers, *Le Cœur* est un chasseur solitaire, roman d'une adolescente plutôt que sur l'adolescence. Le travail psychique sollicité spécifiquement à l'adolescence est abordé à travers la métaphore de la « chambre intérieure », comme espace secret particulièrement sensible aux jeux des différences. Différences actualisées par le changement, la sexualité et la séparation. Ce motif en forme de triptyque traverse l'ensemble de l'ouvrage.

La métaphore se déplace alors du côté du site analytique. S'il n'y a pas selon l'auteure une « psychanalyse de l'adolescent », l'essence du transfert se caractérise par une centralité des enjeux narcissiques, ceux-là même que Freud a pu reconnaître comme obstacle majeur dans les cures. Mais les cures d'adolescentes montrent que « les butées narcissiques ne sauraient être considérées seulement comme des obstacles inaltérables (...) elles montrent que la part narcissique du transfert est constitutive de son essence, de sa force et de son attraction ». Certaines situations cliniques illustrent l'acharnement du « négatif » auquel l'analyste doit pouvoir survivre, en se saisissant des paradoxes violents inhérents au travail d'adolescence qui animent le transfert, au risque sinon que ce dernier ne s'enferme dans la catégorie du neutre (telle que l'a défini Green) dans le refus obstiné de tout effet mobilisateur du lien analytique. Comment « Devenir quelqu'un » ?

Une des caractéristiques de l'adolescence est sa propension à externaliser les conflits. La place du corps et des recours en acte est alors essentielle servant une sorte d'extraterritorialité dans le cadre de laquelle la scène psychique est située au-dehors et nécessite le recours à un metteur en scène pour « se sentir exister ». C. Chabert interroge le devenir de cette inclination dans l'intimité des cures analytiques, soit à son incarnation dans le transfert. Question non séparable de la problématique centrale des effets de présence/absence auxquels s'articulent le jeu des perceptions/représentations. Le corps de l'analyste et l'intimité qu'il représente « dit sa paradoxale présence à la fois séductrice et interdiciatrice ». Se trouve convoqué un double risque : celui de la tentation liée à l'offre de séduction et celui de la trahison liée à la peur d'abandonner les premiers objets d'amour au bénéfice de ce nouvel objet incarné par l'analyste.

Quand les différenciations rencontrent des zones d'incertitudes trop vives, la négativité, qui témoigne de l'éprouvé d'une blessure narcissique fondamentale, est sollicitée avec force contaminant corporellement l'analyste. Du côté de l'adolescent, le corps peut être engagé dans un destin sacrificiel, les aménagements pervers tentant de répondre aux dérives mélancoliques. Il se trouve alors « désobjectalisé dans le refus de le voir se constituer comme source du désir de l'autre, (et) devient lieu de désaveu des fantasmes originaires ».

La question des affects dans le transfert, notamment dans leurs liens avec la perception et les possibilités de représentation de l'absence, se trouve dès lors soulevée, autour de ce que C. Chabert nomme les perceptions intérieures. Car, pour que le travail psychique devienne effectif, il faut que les images « réactivent des traces d'affect qui lui donneront droit d'existence et sens dans un champ interne ». Cette possibilité s'ouvre quand un transfert de l'éprouvé de la patiente s'opère sur la scène intérieure de l'analyste. Les *Incertitudes œdipiennes* explorent les voies de passage entre fille et femme et entre femme et mère telles qu'elles s'actualisent dans le lien transférentiel. Travail inhérent à l'activité identificatoire qui s'opère inéluctablement dans un contexte de perte, lié à la manière dont le renoncement aux objets (originaires puis œdipiens) s'est éprouvé. L'angoisse de perte de l'amour de la part de l'objet est particulièrement activée chez les filles car l'invitation à se

tourner vers leur père par détournement déceptif de la mère est appréhendée comme identification à l'être aimé perdu. Dans certaines organisations fantasmatiques, la conviction incestueuse, liée à la croyance qu'avec leur nouveau corps de femmes, les jeunes filles exercent une source d'excitation extrême chez l'autre, détermine une angoisse majeure de perte d'amour et un retournement haineux contre le moi des attaques destructrices visant l'objet. Ce retournement s'opère au nom d'une culpabilité inconsciente importante nourrie par le masochisme moral. L'inefficacité de la part protectrice du surmoi « mal-différencié » donne force à sa nature tyrannique, appelant des conduites sacrificielles qui relèvent d'un « mouvement mélancolique ». Un portrait clinique en donne un magistral exemple à partir d'une quête quasi compulsive de nouveaux objets d'amour à peine idéalisés qu'ils se trouvent déçus, nommée « amour maniaque » par C. Chabert. Situation actualisant répétitivement la tragédie œdipienne dans une quête compulsive d'amour immense et partiellement méconnue, qui dévoile « l'infini rabaissement d'un moi soumis à une culpabilité déchirante et à l'attraction de la mort qu'elle entraîne ».

Si cette dynamique prend aisément force au temps de l'adolescence, C. Chabert soutient dans *La perte et la mort* que toute cure traverse un « moment mélancolique » déterminé par la lutte contre la passivité : refus actif de reconnaître l'empreinte de l'analyste et des modifications qu'elle implique. Les formes radicales du masochisme sont interrogées dans leur para-doxalité : quand il s'agit d'opérer un meurtre de la pensée au sein duquel seule la pensée de la mort constitue un recours possible pour le maintien de la vie ; mourir pour survivre.

Dans ce très bel ouvrage centré sur des portraits de toutes jeunes femmes, C. Chabert témoigne de la manière dont deux « appareils d'âmes », dans le respect d'une place différenciée pour chacun, se trouvent mobilisés par la force de l'expérience du transfert pour l'animation ou la réanimation de ce qui s'est un temps figé ou perdu. L'intime, consubstantiel à la situation transférentielle, œuvre dans sa force constituante pour la construction de l'analyse et de la singularité, chaque fois, de son histoire. C'est l'expérience inouïe du transfert que C. Chabert nous offre en partage pour notre joie renouvelée.